

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ⵎⵓⵎⵉⵏⵉⵔ ⵉⵎⵎⵓⵔ ⵉⵏ ⵉⵎⵎⵓⵔ ⵉⵏ ⵉⵎⵎⵓⵔ

ⵍⵉⵎⵉⵏⵉⵔ ⵉⵎⵎⵓⵔ ⵉⵏ ⵉⵎⵎⵓⵔ ⵉⵏ ⵉⵎⵎⵓⵔ

ⵍⵉⵎⵉⵏⵉⵔ ⵉⵎⵎⵓⵔ ⵉⵏ ⵉⵎⵎⵓⵔ ⵉⵏ ⵉⵎⵎⵓⵔ

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERI DE TIZI-OUZOU

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

N° d'Ordre :

N° de série :



جامعة مولود معمري - تيزي وزو

كلية الآداب واللغات

قسم اللغة الفرنسية

Mémoire en vue de l'obtention du diplôme de master II

DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères

FILIERE : Langue française

SPECIALITE : Littérature et Civilisation

Titre

**Les relations familiales dans
Nulle autre voix de Maïssa Bey**

Présenté par :

M^{lle} Amira HADJ MOHAND

M^{lle} Souad MOKRANI

Encadré par :

M. Hakim MAHMOUDI

Jury de soutenance :

Présidente : Mme BERKI Dehbia, MCB, UMMTO

Rapporteur : M. MAHMOUDI Hakim, MCA, UMMTO

Examineur : M.HAMDI Mehdi, MCB, UMMTO

Promotion : 2019 / 2020

Remerciements

Nous voudrions dans un premier temps remercier, notre directeur de recherche, Monsieur Mahmoudi Hakim, pour sa patience, sa disponibilité et surtout ses judicieux conseils, qui ont contribué à alimenter notre réflexion.

Nous tenons à remercier également les membres du jury, Madame la Présidente BERKI Dahbia, et Monsieur l'Examineur HAMDI Mehdi d'avoir bien voulu prendre connaissance de notre travail et de l'évaluer.

Nous exprimons enfin notre gratitude à toutes les personnes qui ont contribué au succès de nos études et qui nous ont aidées lors de la rédaction de ce mémoire.

Dédicaces

Je dédie cet humble travail à :

Ma maman et mon papa, pour tous leurs sacrifices, leur amour, leur tendresse, leur soutien et leurs prières tout au long de mes études.

Mes deux anges, Amel et Yasmine, pour leurs encouragements permanents, et leur soutien moral.

Toute mon équipe du VAN LANG VO DAO.

La personne qui est la source de ma motivation.

A toi mon adorable YAYA pour ton soutien et tes souhaits de réussite tout au long de mon parcours universitaire.

Que ce travail soit l'accomplissement de vos vœux tant allégués, et le fruit de votre soutien infini.

Amira

Dédicaces

Je tiens à dédier cet humble travail à mes chers parents qui m'ont soutenue tout au long de mon cursus d'étude.

A mon adorable petit frère Yacine.

A mes grands parents paternels Mokrani Ali et Hadj Ali Zaina, ma grand-mère maternelle Hamidi Houria et ma tante paternelle Mokrani Samia, qui ne liront jamais ces mots et à qui je ne cesserai jamais de penser.

A mon grand-père maternel "Hamidi Mohammed".

A mes oncles paternels.

A mes tantes et oncles maternels.

A mes cousins(es) et ami(es)

A ma meilleure amie et ma binôme Amira.

A tous les étudiants de ma promotion.

A tous ceux que j'aime et m'aiment.

Souad

Sommaire

Introduction.....	1
Chapitre premier : La relation frère – sœur	4
1. Un lien solide.....	6
2. Une sœur tendre	8
3. Un frère reconnaissant.....	9
Chapitre deuxième : La relation mère – fille	12
1. Une mère sévère	12
2. La réaction de la fille.....	14
3. Un traitement traumatisant	16
4. Une mère coupable.....	17
Chapitre troisième : La relation mari – épouse	21
1. La violence conjugale.....	21
2. La maltraitance et dévalorisation	24
3. Les conséquences sur la narratrice	25
4. La volonté de vengeance	30
Conclusion	34
Bibliographie	36

Introduction

“L’homme nait bon par nature, c’est la société qui le corrompt”

Jean Jacques Rousseau

Difficile à cerner, la notion de famille renvoie essentiellement à un groupe de personnes ayant des liens de parentés, de sangs ou d'alliance. Tel est défini dans ce passage : *‘‘La famille, c’est bien plus qu’un groupe d’individus partageant un espace physique et psychologique commun : c’est un système social naturel avec ses propriétés, son propre ensemble de règles, des rôles prescrits pour chacun de ses membres et un système de pouvoir structuré’’*¹.

Considérée comme une valeur essentielle, la famille se distingue souvent par la solidarité entre ses membres, à savoir le couple et ses enfants, car la famille, c’est l’amour, c’est tout ce qui compte². G. Kelly déclare que : *«La vie de famille requiert une force, une persévérance, un oubli de soi dont le bonheur de ses membres est le fruit»*³. Elle est donc un foyer d’amour considérable, au point où Victor Hugo voit en l’amour familial *«le centre autour duquel tout gravite et tout brille»*. Cet auteur laisse entendre toute l’importance que revêt cette institution dans l’éducation et l’épanouissement des enfants. Ils doivent être traités d’affection au sein de la cellule familiale, dans la mesure où c’est leur premier milieu d’apprentissage et de référence. C’est dans cet espace qu’ils vont construire leur bonheur présent et futur, tel le déclare Jacques Lecomte *«On ne choisit pas sa famille. En tout cas, celle d’où l’on vient. Mais celle que l’on fonde est notre source de bonheur n°1»*⁴. La communication, la confiance et la compréhension sont les garants de ce rôle.

La famille est le premier contact pour l’enfant avec le monde. Pour construire un bon moral et une bonne personnalité, l’enfant doit être né dans un entourage qui ne manque non seulement d’amour et d’affection, mais également d’attachement l’un pour l’autre. A tous égards, la famille même quand elle est imparfaite, elle est irremplaçable pour l’enfant. Elle demeure donc la clé de voûte de toute la société, d’un monde meilleur et d’un amour éternel : c’est pourquoi elle doit continuer à inculquer des valeurs fondamentales de tolérance, de solidarité, de savoir être et de justice. En islam, le fait

¹ Sylvie Verdier, «Au fait, c’est quoi vraiment une famille?», [en ligne], consulté le 12 / 09 / 2020 ; url : <http://www.sylvie-verdier.fr>

² Lyne Menard, sans titre, [en ligne], consulté le 12/10/2020 ; url : <https://laclef.tv>

³ Grace Kelly [sans titre], [en ligne], consulté le 06/08/2020 ; url : <http://www.atmosphere-citation.com>

⁴ Jacques Lecomte, *‘‘La famille, une valeur sûre’’* Propos recueillis par Jean-François Marimion, *Grands Dossiers N° 35 - Juin-juillet-août 2014*, [en ligne], consulté le 07/08/2020 ; url : <https://www.scienceshumaines.com>

de maintenir les liens familiaux et de remplir ses obligations envers la famille est un ordre divin que l'on doit absolument respecter. Le Coran dit : «*O, vous qui avez cru ! Préservez vos personnes et vos familles d'un feu dont le combustible sera les gens et les pierres*»⁵. La famille est donc comme les branches d'un arbre, nous grandissons tous dans des directions différentes, mais nos racines ne font qu'une ; c'est la source de notre identité et de nos racines.

Intéressées par cette thématique de l'environnement familial dans la société algérienne, nous avons choisi de l'appréhender par le biais de la fiction romanesque. Nombreuses sont, en effet, les œuvres qui traitent de cette question fondamentale. Ce qui fait que le choix d'un corpus d'étude pour un tel sujet est une entreprise ardue. Cela nous conduit à nous interroger sur la nature des relations familiales présentées à travers l'œuvre *Nulle autre voix*⁶ de Maïssa Bey qui est l'une des écrivaines algériennes francophones actuellement présente sur la scène littéraire nationale. De son vrai nom Samia Benameur, née en 1950 à Ksar El Boukhari au Sud d'Alger. Elle dit :

“ C'est ma mère qui a pensé à ce prénom qu'elle avait déjà voulu me donner à la naissance. Et l'une de nos grand-mères maternelles portait le nom Bey. [...] c'est donc par des femmes que j'ai trouvé ma nouvelle identité, ce qui me permet aujourd'hui de dire, de raconter, de donner à voir sans être immédiatement reconnue”

Choisissant ce pseudonyme pour se protéger, elle commence à écrire pendant les années 1990 dites “*les années noires*” et devient le porte-parole de beaucoup de femmes. Son dernier roman “*Nulle autre voix*” peut se lire comme un procès de la famille algérienne coupable parfois de négligences et de mépris envers ses propres membres. C'est ce qui se dégage des milieux familiaux étouffants où évolue notre héroïne, ce qui va la conduire directement vers le crime.

Ainsi, à travers ce travail, nous nous proposons de montrer comment les liens familiaux fragiles influent négativement sur le développement psychoaffectif du personnage principal de notre corpus. En d'autres termes, il s'agit de souligner la

⁵ Coran, sourate 66, verset 6

⁶ Maïssa Bey, *Nulle autre voix*, Alger, Barzakh, 2018

responsabilité familiale dans le crime commis par la narratrice. Dans cette perspective, il convient d'examiner cet impact en étudiant les liens unissant l'héroïne à son jeune frère, à sa mère puis à son mari. Et, pour répondre à cette problématique, nous émettons les hypothèses suivantes :

- D'abord, comme dans les précédents romans de l'auteure, nous présumons que dans ce livre, le frère et sa sœur ne s'entendent pas et entretiennent une relation conflictuelle ;
- Ensuite, nous pensons que la mère éprouve de l'affection pour sa fille et que leur relation est faite de respect, de tendresse et d'amour mutuels ;
- Enfin, nous préjugeons que la relation entre le mari et sa femme ne sera pas harmonieuse dans la mesure où leur mariage a été arrangé.

Pour mieux structurer cette recherche, nous la diviserons en trois chapitres. Chacun d'eux examinera un rapport familial au sein de la famille de l'héroïne. Ainsi, le premier traitera de la relation entre le frère et sa sœur (la narratrice). L'analyse, à ce niveau, s'interrogera sur l'affection et la complicité réciproques entre ces deux personnages. Ensuite, le second chapitre sera consacré au lien unissant cette même fille à sa mère durant la même période. En ce sens, un parallèle avec le vécu d'une fille dans une famille ordinaire est nécessaire pour mieux comprendre le traumatisme vécu durant la prime enfance par l'héroïne. Enfin, le dernier chapitre traitera de la relation mari et épouse. A ce niveau, il s'agira de comprendre les raisons de l'échec d'une relation, d'une cohabitation qui s'est terminée par un homicide.

Premier chapitre :
Relation frère et sœur

«Tu m'as demandé de m'occuper de mon petit frère, de veiller sur lui jusqu'à l'âge adulte. Un frère que je trouverai à mes côtés pendant les durs moments, car celui qui n'a pas de fraternité est seul et finit par être piétiné».

Idir 'je me souviens''

Attentives à la mise en récit des rapports familiaux dans notre corpus, nous mettrons l'accent, dans ce premier chapitre, sur la relation unissant la narratrice à son jeune frère. A partir de ce qui est dit à ce sujet, nous soupçonnons un lien fort et solide entre les deux, fait d'amour et de respect réciproques dans la mesure où *«dans la construction psychologique d'un individu, l'influence de la fratrie est bien plus grande que celle des parents»*¹. Ce qui nous amène à nous intéresser aux raisons et aux sources de cette affection fraternelle partagée. En quoi consiste-t-elle donc ? Et quel rôle joue la fratrie dans l'organisation psychique inconsciente propre à chacun ?

D'abord, il est important de dire que la fratrie n'est jamais déterminée qu'en référence à une parenté commune, par une soumission, une alliance, par la

¹ Nicole Prieur [sans titre] [en ligne] consulté le 12-10-2020 url : <https://www.anipv.org/>

prohibition de l'inceste². Elle ne trouve pas, semble t-il, de définitions propres. Néanmoins, nous pouvons trouver une définition de la fratrie dans le dictionnaire, comme étant, «*l'ensemble de frères et sœurs dans une famille*»³. A son tour, le pédopsychiatre et écrivain français, Marcel RUFO, tente de définir la fratrie comme un «*Lien de solidarité et d'amitié entre des êtres humains, entre les membres d'une société*»⁴.

En effet, Freud démontrait la compétition fraternelle comme une défense contre la réalité œdipienne. Probablement influencé par sa propre histoire familiale, il en a parlé d'une manière plutôt négative. Il a interprété l'arrivée du frère cadet comme traumatisme, puisque «*l'enfant considère ses frères comme antagonistes et sa première attitude est hostile*»⁵ ; les relations d'hostilité sont en effet plus marquées dans les fratries unisexuées (ayant le même sexe). La jalousie et la haine sont décrites tant par les récits bibliques, à l'exemple des frères Caïn et Abel, fils d'Adan et Eve, issu de la Genèse, qui raconte le tout premier meurtre de l'humanité ; fratricide, à l'image de la mythologie grecque (Etéocle et Polynice). Les frères et sœurs, n'apparaissent guère dans l'œuvre de Freud et en général dans les travaux psychanalytiques, comme l'a écrit Daniel Marcelli dans le passage qui suit :

Ce que Sigmund tue d'abord, ce n'est pas le père, c'est la fratrie, car c'est l'émergence de la fratrie qui éveille colère, frustration et déception envers la mère, puis c'est sur la fratrie que se déploient la haine et la jalousie protégeant la figure des parents. C'est par la fratrie et à cause d'elle que Sigmund Freud découvre le chemin d'Œdipe, mais c'est parce qu'il a une fratrie qui échappe au destin d'Œdipe⁶.

Contrairement aux idées de Freud, La fiction de Maïssa Bey s'inscrit en porte à faux de ces allégations. Au lieu d'être jalouse de son jeune frère Amine, la narratrice éprouve de l'amour et de la tendresse à son égard. A ce sujet, elle avoue qu'elle a toujours été à ses côtés en le rassurant à chaque fois qu'il a peur. Elle se comportait comme une maman avec son enfant apeuré : «*j'étais là pour le rassurer, pour effacer*

² Elisabeth Copet-Rougier, «alliance, filiations, germanité», Sociétés Contemporaines, 2000, n 38, p.21

³ Définition Dictionnaire LAROUSSE

⁴ Marcel Rufo, «sans titre», [en ligne], consulté le 21/10/2020 ; url : https://www.ifpvps.fr/IMG/pdf/FL-Freres_soeurs_maladie_amour.pdf

⁵ Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

⁶ Daniel Marcelli, "revue-cahiers-critiques-de-thérapie-familiale" 2004-1page35.

d'un mot ou d'une caresse sur son front ruisselant de sueur les images terrifiantes des cauchemars qui le réveillaient en sursaut »⁷. L'emploi de l'imparfait de l'indicatif prouve l'inscription de ce comportement dans la durée. L'affection manifestée à l'égard de ce petit frère terrifié par les cauchemars n'est pas conjoncturelle, c'est une réalité vécue au quotidien par son frère.

Sans contredire la rivalité fraternelle illustrée, entre autres, par les fils d'Œdipe, l'amour qu'éprouve la criminelle envers le frère rappelle toutefois le sentiment éprouvé par Antigone à l'égard de ses mêmes frères qui s'entretuaient pour le trône de Thèbes. En d'autres termes, la relation unissant la narratrice à son jeune frère confirme cet autre aspect du mythe d'Œdipe, à savoir l'amour et la tendresse fraternels entre le frère et sa sœur.

L'enjeu principal de ce mythe réside donc dans les deux relations de fratrie opposées. D'une part, la concurrence et la jalousie entre les frères. D'autre part, l'amour et la tendresse entre la sœur et ses frères. Elles montrent par-là que les femmes sont foncièrement celles qui rassemblent, qui aiment et qui réunissent au cœur du conflit. L'extrait qui suit du mythe d'Antigone à l'égard de ses frères, confirme cet aspect : *«Quand j'étais petite et qu'Étéocle et Polynice s'étaient battus, ils venaient en pleurant vers moi (...). Je les serrais contre moi avec mes petits bras, j'embrassais leurs mains méchantes, je les consolais avec des mots qui ne voulaient rien dire (...).»*⁸. En effet, bien qu'il s'agisse dans ce roman d'une criminelle, mais cela n'a pas empêché celle-ci d'être tendre et bienveillante à l'égard d'un frère tourmenté.

1. Un lien solide

Dans ses confidences à l'écrivaine, la criminelle évoque souvent en bien son petit frère Amine. Elle laisse entendre qu'entre eux existe une entente inébranlable. Malgré le crime commis, le jeune frère demeure solidaire de sa sœur meurtrière ; cela nous fait penser au conte de *Hansel et Gretel* qui parle de deux jeunes frères, une fille et un garçon. Abandonnés par leurs parents dans une forêt, ils se

⁷ Maïssa Bey, *op.cit.*, p.147

⁸ H. Bauchau, *Antigone*, Paris, Actes Sud, 1997, pp.36-37

retrouvent soudainement livrés à eux-mêmes. Gretel, la sœur, occupe le rôle le plus actif de l'histoire en subissant maintes épreuves pour sauver son frère (amour et protection réciproque). Cette relation exceptionnelle nous interpelle et nous amène à nous interroger sur ce lien unique et solide unissant le frère et sa sœur.

En effet, malgré la dangerosité de l'acte commis, Amine ne tourne pas le dos à sa sœur lorsque celle-ci le sollicite. Ce qui dénote son attachement à ce lien sacré l'unissant à sa frangine depuis l'enfance. C'est ce que donne à lire cet aveu de la sœur : *«Le seul lien que je garde avec ma vie antérieure est mon frère, il m'a prise en charge dès le moment où je lui ai téléphoné, après avoir accompli mon acte, ce qui nous relie remonte à l'enfance»*⁹. La narratrice suggère ici l'existence de ce lien inébranlable consolidé par des années de complicité et d'entraide depuis l'enfance.

Cette relation d'entente entre la narratrice et son frère renvoie à une situation des plus normales en sachant que la société de référence, pour cette fiction, est une terre d'islam. En effet cette religion qui sacralise ces liens aux dires du prophète Mohammed : *«Votre sang, vos biens et votre honneur sont aussi sacrés que ce jour, ce mois et cette contrée»*¹⁰. Plus que cela, dès sa révélation, la religion musulmane encourage la fraternité entre musulmans [frères du même sang ou par allaitement]. Les frères doivent pour ce fait s'entraider à ce qui satisfait Dieu, et ne jamais briser le lien de parenté. A ce sujet, le prophète dit : *«Ne rentre guère au paradis celui qui rompt les liens de parenté»*¹¹. Le frère / sœur aîné[e] doit être respecté [e] par tous ses frères et sœurs, ils doivent le traiter avec les plus grands égards, faire preuve de différence envers lui / elle, et maintenir les liens familiaux avec lui / elle. Quant à lui / elle, il / elle se doit de les respecter et se montrer clément [e] envers eux. En ce sens, le Prophète Mohammed dit : *«ne fait pas partie de nous celui qui ne se montre pas clément avec nos petits et n'honore pas nos aînés»*. Et dans une autre version, nous lisons ceci : *«ne fait pas partie de notre*

⁹ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.33

¹⁰ Prêche d'adieu. Le Prophète Mohammed

¹¹ Parole du prophète Mohammed, Rapporté par Bokhari dans son Sahih n°5984 et Mouslim dans son Sahih n°2556, [En ligne], consulté le 01-09-2020

*communauté celui qui n'honore pas nos aînés, ne se montre pas clément avec nos petits et ne donne pas à nos savants le rang qu'ils méritent*¹².

Pour revenir à notre corpus, le frère se comporte exactement comme le prescrit la religion de référence et comme le bon sens l'exige. En effet, ce frère ne peut ignorer sa sœur en détresse, en pleine tourmente. Sa réaction, laisse entendre que la sœur, est guidée par un devoir de reconnaissance à une personne qui a toujours été à ses côtés depuis sa tendre enfance, car *«aimer son frère est comme s'aimer soi-même»*¹³. En d'autres termes, la solidarité de ce lien est plus forte que la désapprobation du crime commis. Ce dernier pèse moins que ce lien jamais rompu, non seulement depuis l'enfance, mais aussi depuis la disparition de leur frère aîné Abdelhak assassiné pendant la décennie noire. Cette période cruciale va en fait renforcer l'amour fraternel unissant le jeune frère à sa sœur. Le traumatisme causé par la disparition du frère ne sera atténué que par la tendresse de cette sœur au cœur tendre malgré toutes les souffrances endurées.

2. Une sœur tendre

Dans ses confidences, la narratrice laisse comprendre que ce frère est redevable envers elle. C'est ce qui expliquerait sa solidarité avec une sœur coupable du meurtre de son propre époux. Nous comprenons que la narratrice n'était pas une simple sœur envers ce frère, mais plutôt comme une mère débordante de tendresse. Elle était l'aînée qui dirigeait la fratrie, une sorte de meneur d'hommes puisqu'elle prenait des décisions et assumait des responsabilités. Elle était une deuxième mère pour Amine à chaque fois qu'il avait besoin de sureté ou de confidente.

En effet, c'est à travers les aléas et les aventures de la vie qu'ils tiendront compte de ce lien fraternel à la fois imposé et librement choisi. *«Frères et sœurs se définissent d'avoir les mêmes parents, et cela crée un lien, unique en son genre»*¹⁴

¹² Paroles du Prophète Mohamed, apportées par Abu Dawud ; Al Tirmithi ; Al Albany : Sahih

¹³ **Eiguer, « sans titre », in Revue Thérapie familiale, N°01, 2005, p.55**

¹⁴ Paul-Laurent Assoun, *«leçons psychanalytiques sur frères et sœurs»*, [en ligne], consulté le 11/09/2020 ; url : <https://www.erudit.org/fr/revues/spirale/2002-n186-spirale1057689/18014ac.pdf>

L'omniprésence et la démesure de la mère a fait que ce lien soit indissociable et indispensable. Etant la plus proche de lui, Amine prend sa grande sœur comme refuge à chaque fois qu'il est envahi par un sentiment de peur ou de tristesse. Il cherche en elle la sécurité et la protection comme le suggère ce geste itératif : *«il revient chaque nuit se réfugier dans mon lit»*¹⁵. Cela nous fait penser à Fouroulou et sa sœur dans *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun. La sœur y traduit son affection pour son jeune frère par l'expression itérative : *«mon frère que Dieu me le garde»*¹⁶. Cela montre la sacralité de ce lien de fraternité dans une société de tradition musulmane comme celle à laquelle renvoie ce roman évoqué.

Par ailleurs, en disant que son lit était un refuge pour son frère, la narratrice laisse entendre par là que, contrairement à sa mère, elle a fait preuve de tendresse et a su compenser la défaillance d'une mère peu regardante du bien-être de sa progéniture. Dans les moments de frayeur, c'est cette sœur qui accomplit le rôle maternel consistant à reconforter un enfant en détresse. En d'autres mots, nous assistons là à un transfert affectif. Au fond de lui, Amine voit en sa sœur une mère protectrice. C'est ce qui explique sa compréhension et sa compassion avec cette sœur conduite par les aléas de la vie à devenir une criminelle.

3. Un frère reconnaissant

C'est cette image positive qui s'ancrera dans sa tête et lui dictera plus tard les gestes et attitudes à tenir à l'égard de cette sœur qui l'*«avait aidé à traverser l'enfance»*. Quand cette dernière dit que *«mon frère m'a serré dans ses bras, dans un mouvement très bref sans doute irréfléchi»*¹⁷, cela confirme la spontanéité du geste qui prouve la réciprocité de l'amour que chacun éprouve à l'égard de l'autre. Ce geste montre le triomphe de l'amour fraternel devant les aléas de la vie. En effet, si l'on considère la société de référence dans ce récit, nous concluons qu'un tel geste est rare, voire impensable. Il témoigne de la sincérité habitant le cœur de ce frère au point de manifester publiquement l'amour qu'il voue à sa grande sœur. Celle-ci, convaincue

¹⁵ Maïssa Bey, *Op. cit.*, p.143

¹⁶ Mouloud Feraoun, *Le fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1950.

¹⁷ Maïssa Bey, *op cit.*, p.24

alors de la compréhension certaine de ce frère bienveillant, avoue : *«c'était la seule personne qui pouvait m'entendre»*¹⁸.

Ayant toujours en tête l'image de cette sœur protectrice, Amine s'installe dans la maison de sa sœur juste après son incarcération. Il quitte ainsi la maison familiale et vient habiter dans la maison où sa sœur a tué de sang-froid son propre époux. Ce geste audacieux témoigne encore de l'affection qu'il éprouvait envers une sœur pourtant coupable de meurtre. Malgré ce crime, lui n'a en tête que l'image d'une femme tendre et affectueuse. Alors, il n'hésite pas à braver les regards haineux des voisins qui n'hésiteront pas à le designer comme le frère d'une criminelle. Cela importe peu à ses yeux ; il est temps, pour lui, de payer sa dette envers cette sœur qui l'*«avait aidé à traverser l'enfance»*. C'est sa manière, à lui, de manifester sa reconnaissance à l'égard de cette sœur qui a toujours su supplier une mère défaillante.

Par ailleurs, comme pour dire que les sentiments sincères ne s'usent pas avec le temps, la narratrice évoque la constance, chez ce frère, d'un comportement exemplaire. En effet, des années plus tard, à sa libération, c'est encore ce frère qui l'accueille à bras ouverts. Sachant que *« dans la famille personne n'était disposé à m'accueillir. Il avait tout réglé, tout préparé »*¹⁹. Ainsi, il lui a épargné toute tracasserie qui résulterait de la confrontation directe avec les gens. C'est une façon de lui dire : *« je serai toujours là à tes côtés ; tu es toujours la tendre sœur pour ce frère reconnaissant »*. La sœur, à son tour, est reconnaissante face à la tendresse et la bienveillance du petit frère. Elle dit *«tout cela, je le devais, je le dois à mon frère»*²⁰.

La fratrie est donc le milieu d'apprentissage des attitudes relationnelles. Les frères et sœurs apprennent à se situer à travers l'autre. A ce sujet, Henri Wallon affirme que *«la construction de la personnalité est conçue comme une différenciation progressive du «moi» et de l'«autre»*. La jalousie y joue un rôle déterminant via l'expérience de l'image spéculaire d'autrui et de soi.»²¹ George Steiner, de son côté, dit dans *Les Antigones* : *«Il n'y a qu'un seul mode de rencontre dans lequel le soi rencontre le soi*

¹⁸*Ibid* p.143

¹⁹ Maïssa Bey, *op cit.*, p 24

²⁰ *Ibid.*, p.25

²¹Henri Wallon, «sans titre», [en ligne], consulté le 10/09/2020 ; url: <https://www.pedopsy.ma/wp-content/uploads/2018/09/La-Jalousie-dans-la-fratrie.pdf>

de l'autre, (...) c'est la relation du frère et de la sœur, de la sœur et du frère»²², tantôt dans la coopération et la réciprocité (cas de la criminelle et son frère), tantôt dans les relations conflictuelles (Étéocle et Polynice) où ils pourront dominer et se faire dominer. Ces derniers ont besoin de se faire entendre et de se faire comprendre. C'est dans ce groupe que se forme la fratrie. «Le lien fraternel s'installe dans la continuité et dans le temps. Sa longévité est d'ailleurs bien plus grande que celle du lien filial : on est généralement plus longtemps frère ou sœur que fils ou fille»²³. Les liens fraternels jouent un rôle considérable dans la vie intrapsychique, affective et sociale, tout en constituant en même temps des relations d'amour et de haine, d'envie et de tendresse, d'identification et de différenciation. «Le lien fraternel est une «maladie d'amour chronique» avec ses instants de complicité, ses bonheurs partagés, ses souvenirs communs mais aussi ses moments de crises, ses rivalités et ses jalousies»²⁴. Ils préparent l'individu à la vie sociale et influencent considérablement ses attitudes relationnelles futures.

Pour conclure, il ressort de ce chapitre que la relation unissant la narratrice à son jeune frère est des plus naturelles. C'est ce genre de relations faites d'amour et de tendresse que l'on retrouve habituellement au sein d'une famille censée être un foyer de solidarité et d'affection entre ses membres comme le confirme Nicole Prieur : «Le nid que forme la fratrie survit à ceux qui l'ont construit, et c'est à cela qu'on reste attaché. C'est lui qui réchauffe quand le froid arrive»²⁵. En mettant en relief cet amour réciproque entre elle et son frère, la narratrice est conséquente avec elle-même. Elle laisse entendre que c'est les circonstances qui l'ont conduite vers le crime alors qu'elle est foncièrement bonne comme le prouve cette affection quasi maternelle qu'elle éprouvait pour son jeune frère. Cela rejoint la célèbre affirmation de Jean-Jacques Rousseau mise en épigraphe de ce travail.

²² Georges Steiner, *Les Antigones*, Paris, Gallimard, «Folio essais», 1986, p.19

²³ Marcel Rufo, *Frères et sœurs, maladie d'amour*, [en ligne], consulté le 03/10/2020 ; url : https://www.ifpvps.fr/IMG/pdf/FL-Freres_soeurs_maladie_amour.pdf

²⁴ Marcel Rufo, *Frères et sœurs*. Art.cit.

²⁵ Françoise Peille, «sans titre », [en ligne], consulté le 09/09/2020 ; url : <https://doc.rero.ch/record/6190/files/memoire.sindy.pdf>

Chapitre II :

Relation mère et fille

« L'avenir d'un enfant est l'œuvre de sa mère ».

Napoléon Bonaparte

A l'opposé de cette solidarité unissant frère et sœur, le lien entre la narratrice et sa mère est dominé par le désaccord. D'emblée, la criminelle insiste sur l'absence d'affection chez la mère qui maltraite sa fille au fil des ans. Cela soulève la question de l'étendue de cette maltraitance et son impact sur le devenir de la fille martyrisée. En ce sens, il sera question de la violence que la mère faisait subir à sa descendance, de la réaction de cette dernière suite aux maltraitances subies et enfin des conséquences de ce vécu.

Dès les premières révélations, la narratrice laisse entendre que sa mère est un être sévère et autoritaire. La mère exerçait « *sa* » loi, s'imposait devant ses enfants et savait se faire obéir d'eux comme nous pouvons le lire dans ce passage : « *Ma mère ne criait pas. Elle n'avait pas besoin de crier. Tout était dans l'intonation, dans le regard aussi. Quand la colère montait, elle décochait des mots qui atteignaient leur cible et se fichaient dans le vif de la mémoire* »¹. Ces quelques phrases renseignent sur le pouvoir qu'exerce la mère sur sa progéniture. Sans être foncièrement violente, celle-ci affiche son autoritarisme à travers d'efficaces expressions corporelles ou verbales. Ainsi, par la force du verbe ou du geste, elle imposait son pouvoir sur sa fille qui encaisse en silence toutes les réprimandes de cette mère sévère. La fille éprouve en fait un sentiment d'abandon à

¹ Maïssa Bey, *Op. cit.*, p.23

cause de sa totale dépendance à l'égard de sa mère. Alors que, «*pour devenir une femme, écrit Caroline Eliacheff, il faut s'éloigner de sa mère*»².

1. Une mère sévère

A bien lire les confidences de la narratrice, nous nous apercevons qu'il s'agit d'un véritable réquisitoire contre une mère coupable de non affection envers sa fille victime. Tout ce qui est dit de son comportement en tant que mère concourt à la blâmer pour manque de tendresse à l'égard de sa progéniture. Cela nous fait penser au roman autobiographique de Jules Renard, "*Poil de Carotte*", un des classiques de la littérature française évoquant la maltraitance et le rejet durant l'enfance de Poil de Carotte, ce petit bonhomme à la chevelure rousse, méprisé par sa mère et ignoré par son père. En effet, à l'image de ce personnage, notre héroïne est confrontée à une mère d'une rare violence psychologique et envahissante qui se comporte en véritable maître de la maison occupant la place d'un père effacé. Victime des humiliations et de l'indifférence de ses parents, "*Poil de Carotte*" se plie à toutes les injures en pensant récolter des caresses. Mais il ne recevra que des gifles de cette femme sadique. De même pour notre personnage, il est tiraillé entre son besoin d'émancipation et cette complicité fusionnelle destructive. De ce fait, elle prend conscience que sa propre vie ne lui appartient pas et ne récoltera que mépris et réprimandes de la part de sa mère autoritaire. Ce n'est pas par hasard si, dans les deux romans, on parle de la mère et on n'utilise guère le mot maman qui renvoie à cette source de tendresse qui soigne, dorlote, câline et protège, à la différence de la mère qui est celle qui éduque, assure la confiance et la reconnaissance, et permet de développer une conscience familiale et sociale.

Dans notre corpus, nous sommes en fait en face d'une mère qui s'interfère à outrance dans la vie de sa fille ; «*Vous dirais-je encore que, jusqu'à mon mariage, elle tenait à jour le calendrier de mes règles et qu'elle allait jusqu'à fouiller les*

² Caroline Eliacheff, *Mères-filles*, [extrait en ligne], consulté le 12/10/2020 ; url : <https://santecool.net/comprendre-les-rapports-meresfilles>

poubelles pour y chercher et vérifier mes serviettes hygiéniques»³. La mère essaye par tous les moyens de modeler sa fille selon sa vision des choses en lui projetant ses propres craintes et appréhensions. Ce style d'éducation est basé sur le contrôle et le manque d'empathie. La fille en souffre pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que la mère se sert de sa fille pour se projeter elle-même. Puis, elle la voit comme une menace si elle n'est pas «casée» à temps : «à vingt-sept ans, poussée par une mère terrifiée à l'idée de m'avoir sur les bras toute sa vie»⁴. A travers ces deux énoncés, nous comprenons que la mère de l'héroïne est, non seulement une mère sévère et autoritaire, mais aussi narcissique.

Le narcissisme est en fait un concept fondamental de la psychanalyse. Aussi fondamental que complexe, il se définit comme l'amour de soi. Cet investissement de soi-même a été baptisé «narcissisme» en référence au personnage mythologique Narcisse qui adorait son propre reflet dans l'eau stagnante de la fontaine. A l'image de ce dernier, la mère de la narratrice n'aimait en réalité qu'elle-même et veut que sa fille soit son propre reflet. Assez répandu dans le livre, le narcissisme maternel s'avère dévastateur puisqu'il conduit à la haine dont la victime est la narratrice. A ce sujet, Karyl McBride précise : «si une mère est manifestement une femme narcissique, la confrontation ne peut qu'être néfaste»⁵. D'où la question que peut faire alors la fille en face d'une telle mère ?

2. La réaction de la fille

Etre en fait la fille d'une mère narcissique, implique une exposition permanente à des scènes de tension et de violence. C'est ce que la narratrice endure en continu. Elle se trouve dans la contrainte de faire face aux absurdités de sa mère en laissant celle-ci agir sans lui montrer ou exprimer une contre violence. En somme, elle s'est accommodée aux injonctions et réprimandes de sa mère, en réprimant ses propres besoins, désirs et sentiments.

³ Maissa Bey , *op. cit* 63

⁴ *Idem*.

⁵ Karyl Mc Bride, «sans titre », [en ligne], consulté le 10/09/2020 ; url : <https://fr.chatelaine.com/sante/psychologie/mere-narcissique>

Cependant, la psychologie explique que si la violence subie par l'enfant n'engendre pas des troubles physiques, elle engendre sans doute des troubles psychologiques, entre ceux du même concon familial : cette violence peut être à cause du manque d'attachement émotionnel entre les enfants et les parents; la mauvaise pratique du rôle parental; le dysfonctionnement familial, ainsi que, la séparation; l'association avec des pères délinquants; et le mariage précoce ou forcé.

En sociologie, la violence faite aux enfants est expliquée autrement, c'est à dire, les normes sociales liées au genre, créent un climat de normalisation de la violence; les politiques sanitaires, économiques, éducatives et sociales maintiennent les inégalités économiques, sociales et celles entre les sexes; l'absence ou l'insuffisance de la protection sociale; les situations consécutives à des conflits ou des catastrophes naturelles; les situations de faiblesse de la gouvernance et des autorités pour faire respecter les lois.

Dans notre corpus, nous notons que, cette mère utilise sa fille pour son principal profil. Au lieu de favoriser son épanouissement, elle participe grandement à sa destruction en détruisant le rapport naturel entre mère et fille. Cela peut se manifester d'abord par une possessivité excessive et qui peut aller ensuite jusqu'à la perte d'identité chez cette fille, de son jeune âge jusqu'à l'âge adulte. Puisque «*une mère tyrannique ou possessive le sera toujours avec son enfant adulte*»⁶. Sa négligence en termes d'éducation, d'émotions, de protection et de sécurité aura des répercussions néfastes sur le développement de cette fille qui ne sera ni libre dans sa pensée, ni dans son comportement. Elle demeurera attachée à sa mère et cherchera ainsi vainement à attirer son attention. Elle est en ce sens pareille au personnage de *Poil de Carotte* de Jules Renard qui demandait l'attention de sa mère mais il ne reçoit que des gifles.

D'elle, j'ai tout accepté en silence ; sa sévérité, le tranchant de ses sentences, ses rebuffades, ses pas-maintenant-tu-ne-vois-pas-que-je-suis-occupée, ou mieux, les soupirs excédés qui accompagnaient les ma-pauvre-fille-tu-ne-comprendras-jamais-

⁶ Anne Laure Buffet, «sans titre », [en ligne], consulté le 10/09/2020 ; url : <https://www.doctissimo.fr/psychologie/bien-avec-les-autres/manipulation/meretoxique>

rien-à-rien, et j'en passe. Rien n'y faisait : je m'accrochais à elle comme une sangsue. Toujours dans ses jupes à quémander son approbation, son attention⁷.

Dans ce passage, la narratrice avoue qu'elle a choisi de se taire et d'accepter en silence la violence des propos que sa mère lui profère à chaque fois. Il s'agit là d'une autodépréciation causée par la violence symbolique qu'exerce la mère. La fille finit par se persuader de n'être rien sans cette mère à laquelle elle reste attachée.

Ainsi, pour faire face à ce rejet de sa mère, la narratrice dévoile qu'elle a choisi le silence comme refuge, un mutisme que sa famille n'a pas su interpréter comme symptôme d'un malaise. C'est ce qu'elle suggère quand elle dit : *«personne n'a jamais pris conscience de ma détresse, pourtant, les signaux étaient là : le mutisme dans lequel je me suis réfugiée pendant toute mon adolescence»*⁸. La narratrice se demande ici comment on ne s'est pas soucié de son cas. Pourtant son silence est plus que parlant dans la mesure où, avoue-t-elle : *«je suis passée maitresse dans l'art de la dissimulation et du mensonge. Que rien ne se voit. Que rien ne s'entende»*⁹. Il cache en fait un profond malaise que la famille n'a pas su ou voulu savoir. Inconscients, les membres de sa famille sont loin de savoir que le silence de cette adolescente n'est qu'un mensonge, il dissimule un mal profond.

En cachant son malaise, l'adolescente essaye de gagner l'attention de sa famille en donnant l'air d'être en parfaite santé physique et psychologique. Or la réalité est toute autre. La narratrice vivait dans la détresse causée par une autodépréciation au point de songer à maintes reprises au suicide. L'idée de mettre fin à sa vie ne la quitte pas ; elle n'a pas trouvé tout simplement la meilleure façon de la mettre en œuvre. C'est ce qu'elle laisse entendre en disant : *« toutes les solutions envisagées pour mettre fin à ma vie comportaient une dimension théâtrale et donc le recours à un acte spectaculaire conçu et réalisé pour attirer l'attention sur moi, une première et une dernière fois. Je voulais mourir avec éclat»*¹⁰. De ce témoignage, nous déduisons que le mal de l'héroïne c'est le manque d'estime pour sa propre personne. Alors elle songe

⁷ Maïssa Bey, *op cit.*, p.71

⁸ Maïssa Bey *op. cit.* p 72.

⁹ *Ibid.* p112.

¹⁰ *Ibid.*, p46

à faire de son suicide un spectacle pour qu'une fois, elle soit le centre d'intérêt du regard des siens.

3. Un traitement traumatisant

Par ailleurs, selon les confidences de la narratrice, le comportement de la mère à son égard dépasse, par sa sévérité, le simple exercice de l'autorité parentale. De nombreux passages témoignent de la brutalité, de la violence exercées par cette mère peu indulgente envers une enfant qui souffre de martyre. Gardant en mémoire le souvenir des remontrances que sa mère lui faisait, la narratrice raconte : «*Quand je tardais à rentrer, elle m'attendait debout derrière la porte. Je t'apprendrai à trainer dans les rues, susurrerait-elle entre ses dents serrées, l'index pointé sur moi. Un index noueux et sec comme un bâton. Baisse la tête, je te dis, baisse la tête !*»¹¹.

La violence symbolique de cette scène illustre le manque flagrant de tendresse et d'affection chez cette femme qui réprimande sa fille au lieu d'essayer de comprendre les raisons de son retard. Elle ne soucie guère de l'impact d'une telle réprimande sur le devenir psychologique de son enfant.

Cela se vérifie au fil des témoignages de la narratrice. Nombreux sont les passages où celle-ci dévoile la violence symbolique subie dont le souvenir demeure vivace dans la mémoire de la fille devenue maintenant adulte. Songeons, en ce sens, à ce fragment où elle souligne l'affront enduré «*[...] non, je ne veux pas me souvenir. Pas ce soir. Ma mère n'a rien à faire ici. Cette journée m'appartient*»¹². Nous remarquons donc l'effet traumatique que cause la mère inconsciemment à sa fille.

Au fil des aveux, nous comprenons que celle-ci a été traumatisée par le comportement de sa mère à son égard. Si des phrases entendues il y a de cela des années résonnent encore dans sa tête, cela prouve l'ampleur du martyre vécu. C'est le cas lorsqu'elle écrit : «*Froide, sèche, coupante, vibrante de colère et d'exaspération dès qu'elle croyait comprendre que je voulais lui tenir la tête. Aujourd'hui encore, pendant que je*

¹¹ Maïssa Bey, *op. cit.* p.23

¹² *Ibid* p.183

vous écris, elle vibre à mes oreilles. J'en retrouve toutes les intonations »¹³. Ces effets qui durent sont la preuve que la violence verbale subie est loin d'être une simple réprimande maternelle. Ils témoignent d'un traumatisme dont les conséquences néfastes ne tarderont pas à faire surface.

Cette violence verbale de la mère autoritaire fait rappeler le personnage d'Aïni, mère d'Omar dans *La Grande Maison* de Mohammed Dib. A l'instar de la mère de notre héroïne, Aïni est conduite par la misère à être violente et menaçante à l'égard de ses enfants. Elle n'hésite pas à vociférer à Omar, son fils, ces propos pleins de détresse : « [...] *Tais-toi, je ne veux pas t'entendre. Je ne veux pas entendre le son de ta voix ! Tais-toi ! Tais-toi ! Dieu vous a jetés sur moi comme une vermine qui me dévore* »¹⁴. Néanmoins, contrairement à notre corpus, l'agressivité d'Aïni se trouve justifiée par le contexte de misère dans lequel elle vit : « *Aïni avait eu tant de malheurs dans sa vie, une misère qui durait depuis tant d'années que ses nerfs s'étaient usés dans la lutte quotidienne* ».¹⁵

4. Une mère coupable

En analysant ces aveux, nous comprenons combien cette mère est responsable du traumatisme de sa fille. Tout en racontant les souvenirs de sa jeunesse avec sa mère, la narratrice finit avec une question qui incite notre réflexion : « *cela suffit-il ! Cela vous suffit-il pour comprendre ce qui m'a menée à ce jour de Mai !* »¹⁶ ; *jour du crime*. La fille suggère par-là que sa mère a une responsabilité manifeste dans ce devenir criminelle de sa fille. C'est cette mère qui a fait naître en elle la violence et la haine alors qu'une mère est censée être une source de tendresse et d'amour.

D'un point de vue psychologique, la mère est la première école de l'enfant, elle est son premier contact avec le monde. Elle constitue, pour lui, une source d'épanouissement et de développement. Elle ne saurait former les générations de l'avenir que si elle est tendre, douce, aimable et ouverte. Chaque mère, transmet, consciemment ou

¹³ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.61.

¹⁴ Mohammed Dib, *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 1952, p.32

¹⁵ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.111

¹⁶ *Ibid.* p.63

inconsciemment ce qu'elle est à sa fille. Par réaction, cette dernière rejette cette part maternelle de son identité. Par fusion, elle tente de la copier jusqu'à devenir l'autre. «*C'est une entreprise difficile. Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire. Elle a toujours été là. Mon premier mouvement, en parlant d'elle, c'est de la fixer dans les marges sans notion de temps [...]. Je ne trouve ainsi que la femme de mon imaginaire [...]*»¹⁷. Dans cet aveu, la narratrice laisse entendre que sa mère n'est qu'une entité imaginaire, abstraite sans aucune consistance réelle. Etrangère aux sentiments d'amour et de tendresse, elle est, pour reprendre les mots d'André Maurois, «*La mauvaise mère, la mère maladroite, ou injuste, est pour l'enfant la plus tragique initiatrice*»¹⁸.

Au début, la fille n'avait pas conscience de la sévérité de sa mère ; elle pensait que toutes les mères sont dures avec leurs filles. Elle en témoigne à travers ces mots : «*j'ai longtemps cru que toutes les mères se comportaient comme elle avec leurs filles*»¹⁹. C'est avec le temps qu'elle commence à prendre conscience de l'«*anormalité*» d'un tel comportement car elle explique «*j'ai appris que l'amour d'une mère peut être inaliénable, incorruptible, inconditionnel et sauvage*»²⁰. C'est donc l'âge et son entourage en prison qui lui feront comprendre que sa mère ne l'aime pas, pire, elle est inconsciente du tort qu'elle cause, à son insu, au développement psychoaffectif de son enfant. Cette prise de conscience, nous pouvons la lire à travers ces lignes.

Je n'ai jamais pu supporter la dureté soudaine de ce regard qui se détournait dès qu'il m'effleurait. Ou qui, au contraire, s'attardait sur moi avec une intensité telle que mon corps se rétractait, que la surface de ma peau se hérissait de milliers de petites douloureuses pendant que mon sang arrêtait sa course dans mes veines.²¹

Pourtant, connu mondialement en général et dans les sociétés arabo-musulmanes en particulier, l'amour maternel est l'un des sentiments les plus purs et sincères qu'une femme puisse éprouver dans la mesure où, selon les mots d'Alexandre Dumas, «*Il n'y a qu'un amour profond, sincère, inaltérable, c'est l'amour maternel*». La mère incarne

¹⁷ Annie Ernaux '*une femme*', Paris, édition, 1988, p. 22.

¹⁸ André Maurois, « sans titre », [en ligne], consulté le 14/09§2020 ; url : <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations>

¹⁹ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.62

²⁰ *Ibid.*, p.94

²¹ *Ibid.*, p.62

l'amour et l'affection à l'exemple de Frigg dans la mythologie nordique. En effet, la mère de Hod et Balder est, dans cette mythologie, la déesse de l'amour, du mariage, de la maternité, du destin et protectrice des femmes. Connue par son grand amour et protection pour son fils, elle fait serment à tous les dieux et à tous les animaux de ne pas lui faire du mal. Plus encore, elle va se rendre en enfer pour récupérer ce fils aimé. *«La mère communique avec son amour mille façons différentes quand le besoin s'en fait sentir, il est là que ce soit la nuit ou le jour »*²².

En somme, nous concluons que la mère de la criminelle est loin d'être une maman ou une mère parfaite, à cause de sa violence, son autorité, sa sévérité et son rejet de sa fille. Comme le dit Churchill, *«il n'y a aucune recette pour devenir une mère parfaite, mais il y a mille et une façons d'être une bonne mère»*²³. La mère de la narratrice n'a usé d'aucune de ces façons, elle n'a jamais cherché à être une bonne mère. Elle est en ce sens coupable de négligence affective à l'égard de sa fille. Elle n'a pas joué son rôle de mère en rejetant ainsi sa fille, en la privant de la douceur maternelle indispensable à un meilleur épanouissement de l'enfant. Pire, elle est trop possessive en n'offrant aucune liberté à sa fille pour qu'elle puisse avoir un développement psychoaffectif normal. Elle est, à vrai dire, la source initiale du crime que sa fille va commettre dans cette histoire dans la mesure où, comme le dit l'adage français, *«la violence mène à la violence»*. Mais une enfant non désirée par sa mère, devient-elle forcément une femme non désirable par le mari ? C'est l'une des interrogations qui seront à la base du chapitre qui suit.

²² Mythologie norvégienne, 'la reine Frigg de Asgard' [en ligne] consulté le 13-09-2020 url : <https://www.viking-legends.com/>

²³ Jill Churchill, «sans titre», [en ligne], consulté le 14/10/2020 ; url : https://dicocitations.lemonde.fr/auteur-references/1014/Jill_Churchill.php

Chapitre III :
Relation mari et épouse

«Dans la vengeance et en amour, la femme est plus barbare que l'homme»'

NIETZSCHE

Après avoir montré la brutalité caractérisant le rapport entre la mère et sa fille et toute la maltraitance que celle-ci a subie de la part de sa propre mère, il convient, à présent, de voir la consistance d'une autre relation, celle unissant l'héroïne à son mari, après son mariage arrangé avec ce dernier. A l'image de la précédente, cette relation s'annonce problématique où la mesure dès le départ, elle consacre l'inégalité au sein du couple et se caractérise par sa violence unilatérale. C'est un lien fait de conflit, de désaccord et de malentendu depuis la célébration de cette union. Ce qui prépare le terrain au mépris et à la violence qui dominant ce lien entre mari et épouse.

1. Violence conjugale

Dès les premières heures de leur cohabitation, ce couple vit au rythme d'une violence conjugale que Daniel Welzer Lang définit comme étant *«L'utilisation paralysante et destructive du pouvoir par lequel une personne impose à une autre sa vision de la vie, la contraint à la renonciation de toute idée, tout désir en opposition*

aux siens et l'empêche de penser et d'être elle-même»¹. Cette assertion s'applique entièrement au mari de la narratrice qui tient à marquer son territoire et asseoir sa domination du mâle de la maison dès le premier jour de son mariage. A ce sujet, la narratrice témoigne : «*Le premier soir, la première gifle parce que par réflexe, par peur, je refusais d'écartier les jambes*»². Depuis, cet exercice de la violence devient une habitude chez cet époux qui n'épargne rien à son conjoint : violence physique, sexuelle et psychologique comme nous pouvons le lire dans cet aveu de la narratrice :

Plus tard, bien plus tard, l'idée est revenue. Chaque fois qu'il levait la main sur moi, chaque fois qu'il m'insultait, m'humiliait, me trainait dans la boue de ses fantasmes les plus violents, les plus répugnants, si avilissants que je n'oserai jamais les évoquer devant vous, je me répétais que la seule issue était la mort³.

Dans ce passage, nous remarquons ce lien entre la violence subie et l'idée de la mort qui traverse à chaque fois la tête de la narratrice. Mais, avant d'examiner ce rapport patent entre ces dernières, il importe d'expliquer le martyre vécu par cette épouse. Dans ces lignes, elle laisse entendre que toutes ces formes de violence qu'elle endure à répétition sont le fait d'un homme brutal, fruste et prisonnier de ses fantasmes.

Par ailleurs, bien que ce passage souligne la gravité des agressions physiques et psychologiques subies par cette femme, il attire l'attention aussi sur la fréquence de cette violence devenue monnaie courante dans la vie conjugale de ce couple. L'emploi de l'imparfait de l'indicatif participe de ce dessein, celui de souligner le caractère répétitif des faits. Ce qui dénote la gravité de la situation qui n'a rien de conjoncturel. C'est ce que nous pouvons lire dans ce passage :

Il me le répétait.
Le bras levé prêt à s'abattre sur moi, il me le répétait.
Rien, rien, tu n'as rien d'une femme.
Rien. Nada. Nada⁴.

¹ Daniel Welzer Lang, «sans titre», [en ligne], consulté le 11/09/2020 ; url : <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2004-2-page-103>

² Maïssa Bey, *op. cit.* p.148

³ *Ibid.*, p.46

⁴ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.105

Ce petit extrait illustre le lien dominant dans ce couple ; c'est un rapport entre dominant et dominée. Le mari exerce sa domination par le recours à la violence physique qu'il justifie en dévalorisant en permanence sa femme. C'est à ce dessein que répond la répétition de l'adverbe « *rien* » dans le présent passage, décliné d'ailleurs dans deux langues, à savoir le français et l'espagnol (*nada*) qui veut dire 'rien'.

Ainsi, habituée à subir au quotidien l'agression de ce mari brutal, la narratrice intériorise cette violence. Cette dernière est partie intégrante de sa vie de tous les jours. Elle n'a qu'à regarder l'état de son mari le soir, lorsqu'il rentre à la maison pour deviner le cauchemar qui l'attend pour la soirée. La fréquence d'une telle scène est suggérée, comme dans ce qui précède, par l'emploi de l'imparfait :

Quand il rentrait à la maison après une journée de travail, il me suffisait de regarder son visage pour savoir que, à plus ou moins court terme, la gifle, le coup de poing ou le coup de pied allaient partir [...] ses yeux étrécis, deux fentes aussi étroites, même tranchant, ses mâchoires serrées, sa façon de se laisser tomber lourdement sur le fauteuil, sans un mot, sans un regard pour moi, étaient autant d'indices de la violence à venir⁵.

Ce passage souligne ainsi la répétition d'une violence que le mari exerce sur sa femme qu'il voit comme un souffre-douleur. L'épouse, par malheur, n'a qu'à déchiffrer les traits du visage de son conjoint pour deviner l'ampleur de la violence qui l'attend. Nous sommes donc loin d'une relation d'affection que le couple est censé partager.

Pourquoi alors une telle agressivité envers sa propre femme ? L'explication se trouve peut-être dans les traditions et lois de la société de référence ? En effet, cette dernière se caractérise par la dominance du patriarcat et la tolérance d'un degré de violence contre la femme. Foncièrement musulmane, la société à laquelle renvoie notre roman donne le droit au mari de battre sa femme si celle-ci ne le satisfait pas ou si elle se montre récalcitrante. A ce sujet, il est dit que «*La charia autorise l'homme à frapper sa femme de façon légère lors de son insubordination si les conseils et le refus du*

⁵ Maïssa Bey, *Op. cit.*, p.164

rapport sexuel ne la dissuadent pas»⁶. Est-il le cas de notre corpus ? Vu la religiosité patente et manifeste du mari, nous sommes tentées de répondre par l'affirmatif. La narratrice corrobore une telle lecture quand elle dit : «*Lui l'homme pieux toujours prêt à exhiber sa foi et qui avait pris à la lettre le verset dans lequel il est dit qu'un homme se doit de corriger son épouse s'il considère qu'elle se montre récalcitrante*».

De ce passage, nous déduisons que la législation musulmane est exploitée à outrance par le mari pour asseoir sa domination. Pour lui, il est dans son droit de corriger sévèrement sa femme pour se montrer comme le véritable maître du foyer. Sa femme, quant à elle, elle n'a qu'à obéir, servir et satisfaire les désirs et besoins de son mari. Autrement dit, elle doit accepter son statut d'être faible et inférieure, se soumettre au bon vouloir de son homme et accepter en silence le rôle de la dominée. Dans cette optique, il importe de citer un autre *hadith*, rapporté par Al Tirmidhi, qui reconforte ces hommes misogynes dans leur dessein de garder la femme éternellement soumise à leur diktat : «*Si j'avais ordonné à quelqu'un de se prosterner devant un autre, j'aurais ordonné à la femme de prosterner devant son mari*».

Ce *hadith* admet une certaine supériorité de l'homme sur la femme, reconnaît l'autorité du premier sur celle-ci. Or quand on parle de supériorité ou autorité, on parle aussi de violence dans la mesure où, selon Guillaume Prevel, «*il y a toujours de la violence dans la pensée qu'on a d'être supérieurs aux autres, il y a toujours de la violence lorsque l'on s'octroie des droits sur les plus faibles*»⁷. Donc chercher à justifier une telle violence en convoquant les textes religieux ne serait qu'un fallacieux prétexte que l'on exhibe depuis toujours, selon Jacob Grimm, pour couvrir injustice faite sous couvert du sacré : «*les hommes dans tous les temps, ont fait de la religion un instrument d'ambition et d'injustice*»⁸.

2. Maltraitance et dévalorisation

⁶ Islamweb.net français. 10/01/2019 Fatwa NO 89747, [en ligne], consulté le 12/10/2020 ; url : <https://www.islamweb.net>

⁷ Guillaume Prevel, «sans titre », [en ligne], consulté le 13/10/2020 ; url :

⁸ Jacob Grimm, «sans titre », [en ligne], consulté le 12/10/2020 ; url <https://citation-celebre.leparisien.fr>

Loin de se limiter à ce degré de violence qui serait permis par la religion en question, la violence qu'exerce le mari sur sa femme dénote un désir manifeste d'humilier, de ridiculiser et de rabaisser cette dernière. Pour l'époux, celle-ci n'a pas d'existence propre puisqu'elle est qualifiée, nous l'avons vu, de rien. Si elle existe, elle se réduit à un objet au service du maître du foyer qui n'a qu'à ordonner pour que sa « servante » acquiesce et obéisse en silence : « *Viens me rejoindre dans le lit, je n'aime pas attendre !* »⁹. Ce passage illustre cette relation qui s'apparente plus à celle du maître et son valet. Le mari est persuadé que sa femme n'est là que pour le servir quand il le souhaite. Sinon, elle n'a qu'à se taire et s'éclipser pour ne pas déranger ce maître des lieux : « *Il se retourne brusquement. Il a senti ma présence. D'un mouvement du menton, il m'ordonne de retourner dans ma niche* »¹⁰. L'emploi du verbe « ordonner » et du mot « niche » témoignent du mépris que le mari voue à sa compagne. Cela traduit une dévalorisation de l'épouse comparée implicitement à une chienne.

Ces deux exemples cités montrent l'abus de pouvoir caractérisant ce mari selon les aveux de la narratrice. En rapportant ce qu'elle subissait, cette dernière témoigne d'un traitement vécu et ressenti comme dévalorisant et méprisant de la part d'un mari brutal. Pour celui-ci, la femme n'est présente à ses côtés que pour lui préparer à manger et assurer son bien-être. C'est une loi non écrite qui lui confère ce droit de disposer de sa femme selon son bon vouloir, une loi que dénonce sa femme, la narratrice en disant : « *Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre. Du corps de l'autre. Au nom d'une supériorité légitimée par la naissance, le sexe, l'argent, la position sociale ou encore par des lois humaines ou divines* »¹¹. Car dès sa naissance, le mâle puise d'abord sa force de la société et de la famille, ce qui lui permet de développer une certaine estime et confiance en soi. Montré comme le plus fort, cet enfant exerce son autorité et ses pouvoirs masculins à l'égard du sexe féminin qui n'a pas les mêmes pouvoirs offerts. En effet, prendre le pouvoir sur l'autre est le signe d'une grande fragilité qui n'a pas trouvé d'autres

⁹ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.53

¹⁰ Maïssa Bey, *Op. cit.*, p.54

¹¹ *Ibid.*, p.166

moyens de construire sa personnalité que de mettre l'autre en insécurité. Ainsi nous pouvons dire que la violence est acquise.

3. Conséquences sur la narratrice

Alors comme conséquence à cette dévalorisation, la femme va sombrer dans un processus d'autodépréciation. La violence subie laissera en elle un manque d'estime pour sa propre personne et déconsidère ses propres qualités et atouts. En la méprisant, diminue l'estime de soi chez sa femme qui perd alors toute son assurance et devient plus fragile et plus vulnérable¹². Nous pouvons lire cet aspect dans l'extrait qui suit :

Qui voudrait de toi ? Qui aurait l'idée de t'accorder un regard ? Me jetait-il souvent sur un ton méprisant, reprenant sans le savoir les paroles prophétiques de ma mère. Sa plus grande erreur, répétait-il - sans s'accorder directement à moi, parce que il ne me regardait jamais - avait été d'accepter ce mariage arrangé sans penser aux conséquences de cet arrangement. Il n'en avait vu que le côté matériel et les avantages qu'une alliance avec une famille comme la nôtre pourrait représenter pour lui¹³.

Ces propos blessants que la narratrice entend à répétition de la bouche de son mari accentuent son autodépréciation. Ce qui justifie son silence. Bien qu'elle entende souvent ces dénigrement, elle ne réagit pas et accepte d'être maltraitée de crainte de perdre son foyer et de se retrouver dans la rue. Ne pas répondre au mépris du mari devient alors, pour elle, la solution pour ne pas envenimer cette relation fragile et pervertie dès le premier jour de leur mariage. Ce silence de la narratrice est ainsi synonyme de soumission, d'acceptation des abus de l'époux et de liberté confisquée par ce dernier.

Même si sa liberté s'érode petit à petit, elle continue à croire qu'elle est libre et que l'homme ne lui impose rien. Pourtant, par des micro-violences ou de l'intimidation, elle est progressivement privée de tout libre-arbitre et de tout regard critique sur sa situation. Elle est dans le flou et l'incertitude, réduite à la soumission, empêchée de discuter ou de résister, et elle finit par considérer comme normale la façon dont elle

¹² Professeur Debout, Publication de l'UNAF Juin 2010, [document en ligne], consulté le 14/10/2020 ; url : <https://solidaritefemmes-la.fr/baniere>

¹³ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.43

est traitée. L'emprise empêche la femme de se révolter contre l'abus qu'elle subit, la rend obéissante et l'incite à protéger son agression et l'absoudre de toute violence¹⁴.

Comme dans notre corpus, la femme peut accepter des paroles dévalorisantes, des humiliations, voire des coups de la part de son conjoint. Ainsi, dans ce couple, la progression relationnelle va d'un simple manque de respect à une véritable maltraitance. C'est ce qu'endure la narratrice qui est maltraitée à répétition par son mari. Si elle ne réagit pas à cette violence, c'est qu'elle espère toujours la fin proche de ses supplices. C'est dans l'espoir d'être aimée qu'elle acceptera de repousser les limites du respect jusqu'à la violence. Pour elle, si le mari la frappe, c'est qu'elle est coupable. C'est ce que pense la narratrice de sa situation : *«Mon raisonnement était simple. S'il me frappait, c'est que j'étais coupable [...] et il n'était même pas envisageable que je lui pose des questions. Sa colère redoublait. A ces moments-là il ne supportait pas que je le regarde»*¹⁵. Dans l'espoir de diminuer la colère de l'époux, la narratrice se soumet comme toujours, elle s'emprisonne dans la cuisine : son refuge, pour éviter le regard haineux de ce bourreau : *«Je m'attardais dans la cuisine, vérifiant chaque détail du repas dans l'espoir vain de désamorcer la colère. J'évitais son regard. Je me taisais. Je me faisais toute petite»*¹⁶.

Dépourvue de sa personnalité par ce mari brutal, cette femme devient un être de second rang. C'est un être dominé et dont la vie est entre les mains de cet homme qui exerce un contrôle total sur elle. Par son comportement égoïste, ce mari confirme cette situation de domination masculine dans le couple que Marie-France Hirigoyen présente avec ses mots : *«En isolant sa femme, l'homme fait en sorte que sa vie soit uniquement tournée vers lui. Il a besoin qu'elle s'occupe de lui, qu'elle ne pense qu'à lui »*¹⁷.

Poussé à l'extrême, l'égoïsme de l'époux conduit à l'effacement de l'autre. Il ne reste alors à sa femme qu'à obéir et se soumettre. Telle est la situation de cette héroïne – une situation qui rappelle la condition de beaucoup de femmes algériennes – que le

¹⁴ Marie-France Hirigoyen, *Femmes sous emprise, les ressorts de la violence dans le couple*, Paris, Ed. Oh !, 2005, p.21

¹⁵ Maïssa Bey, *op cit.*, p.164

¹⁶ *Idem.*

¹⁷ Marie – France Hirigoyen, art, *cit.* p.22

mari marginalise et méprise. Ce dernier exerce un contrôle total sur cette épouse qui avoue : «*Il exigeait de moi respect et silence*»¹⁸. Bien que Dieu ait créé la femme pour tenir compagnie à l'homme, il se trouve que certains ne voient pas les choses ainsi. C'est le cas de cet époux qui considère sa femme comme un être inférieur à lui et, pourtant, il doit être constamment à son service. C'est ce que la narratrice dénonce en révélant : «*j'étais là à le servir et lui servir. Pas pour lui tenir compagnie*»¹⁹. Elle ajoute en ce sens, «*A ses yeux je n'étais qu'un instrument multifonction, polyvalent, programmé pour assurer son bien-être*»²⁰. Ces deux extraits choisis montrent cette domination masculine dans ce couple où on est plutôt dans une relation maître et esclave. Le seul espace où la femme a son mot à dire est la cuisine. C'est ce que nous pouvons déduire de ce passage qui suit :

Sans même se retourner, il m'a demandé de quitter le salon. Tu n'as rien d'autre à faire ? Sors d'ici ! Et j'ai obtempéré. Sans demander d'explications. Je suis retournée à ma place - la cuisine. J'y ai passé le reste de la soirée. Sans même oser retourner dans le salon pour y prendre un livre²¹.

Après avoir été «*chassée*» du salon, la narratrice se réfugie dans la cuisine. Cela confirme que c'est le seul espace qui reste pour cette femme pour se sentir exister. En dehors de ce lieu, son existence tend vers le néant et le non être. Et pour l'instant, elle accepte ce sort, obéit à cette «*dictature*» en silence et n'ose pas la remettre en cause.

Mais si elle acquiesce en silence cela ne veut pas dire qu'elle ne souffre guère de cette maltraitance. Au contraire, cela lui a causé un traumatisme dont les premiers symptômes sont déjà perceptibles lorsqu'elle était encore adolescente chez ses parents. Ce mari n'a fait qu'aggraver sa situation. Celle-ci s'apparente à un trauma cumulé dans la mesure où elle a vécu, tour à tour, la perte du père, celle du grand frère, la violence de la mère avant d'endurer celle du mari. En étant celui qui a achevé ce traumatisme, le mari devient une sorte de cauchemar pour la narratrice comme le suggère cette phrase : «*Et toujours le même sursaut du cœur lorsque j'entends sa*

¹⁸ Maïssa Bey, *op cit.*, p.147

¹⁹ Maïssa Bey, *op cit.*, p.147

²⁰ *Ibid.*, p.148

²¹ *Ibid.*, p.147

voix»²². En effet, même après avoir commis l'acte, l'ombre menaçante de cet époux demeure là à perturber le vécu de notre héroïne. Il est toujours présent, elle entend souvent sa voix :

C'est alors, que j'ai entendu sa voix. Il était là, derrière moi, il me disait, saute, mais saute [...]
C'était lui, j'aurai reconnu sa voix entre mille.
C'était lui qui m'encourageait à faire ce pas ultime
Il me poussait, je sentais la pression de sa main sur mon dos et son souffle pressant contre mon oreille²³.

Dans cet aveu, la narratrice laisse entendre que le mari est la cause de sa propre mort en poussant le traumatisme de sa femme à son paroxysme.

4. Vouloir se venger

Dans cette citation, la narratrice évoque implicitement la volonté de vengeance qui sourde en elle. Il ne peut pas être autrement quand on sait que lorsque la violence est là, et qu'elle est sous toutes ses formes, le sentiment de vengeance naquit avec une grande lucidité de passer à l'acte. Nombreuses sont les femmes qui ont pour intention de se venger de leurs maris violents. Mais rares sont celles qui passent à l'action soit immédiatement ou par planification. Dans notre roman, la narratrice ne rêvait pas seulement de tuer son mari, mais aussi elle finit par passer à l'acte.

En effet, après tant de violences subies, la situation devient insupportable, pour elle. Dès le premier jour, et la première gifle, elle a détesté son mari, et toute trace la rappelant de lui, au point où elle ne va jamais dans sa chambre par peur de sentir son odeur. Pire, elle n'admet pas que c'est "sa" chambre, elle utilise le pronom défini "la", au lieu du pronom possessif "ma". Cette idée est reprise dans l'extrait suivant :

Je n'allais jamais à la chambre
Dans la chambre, il y avait le lit.
Dès que j'en franchissais le seuil, tout mon corps me faisait mal. [...] j'avais beau changer les draps presque chaque jour, ouvrir les fenêtres chaque matin avant de

²² *Ibid.*, p.53

²³ Maïssa Bey, *op cit.*, p.45

sortir et ne les refermer qu'à mon retour, l'odeur de l'homme me prenait à la gorge²⁴.

Elle a voulu supprimer carrément de sa vie cet homme qui la privait de ses droits. Car «une violence, juste est comme dernier recours, est parfois nécessaire pour mettre fin à la violence même»²⁵. Toute la haine évoquée, nous la sentons à travers ces lignes :

Dès la première nuit, dès la première bouffée de haine, j'ai souhaité sa mort. J'en ai rêvé. Oui, des centaines de fois, j'ai rêvé pour lui un attentat terroriste, un accident quelconque, des mauvaises rencontres, une maladie incurable assortie d'une longue et douloureuse agonie. J'ai souhaité qu'il rôtit en enfer [...]²⁶.

Dans ce passage, il est question de la haine qu'éprouve la narratrice à l'égard de ce mari violent. C'est les premiers germes d'une contre-violence qui ont pris racine dès la première nuit. La narratrice développe clairement un sentiment de haine à son égard. Cette dernière se transforme en une idée de suppression, à un homicide. En effet, dans la mesure où « la violence se donne toujours pour une contre-violence, c'est-à-dire pour une riposte à la violence de l'autre »²⁷, il est normal que cette idée traverse l'esprit de cette femme martyrisée. Elle songe clairement à passer à l'acte comme nous pouvons le lire dans cet aveu : «J'allais le supprimer. Je me répétais cette phrase et tout devenait simple, lumineux comme une évidence»²⁸. De plus, la violence commence là où la parole s'arrête²⁹ ; nous comprenons donc que le silence accumulé pendant des années a engendré par conséquent un crime évident : «Il allait mourir. Il devait mourir»³⁰. La répétition de la phrase deux fois en changeant le verbe "aller" par le verbe «devoir» témoigne d'un devoir extrêmement évident. L'utilisation de l'imparfait de l'indicatif montre que l'action plonge dans la durée.

Puis, vient par la suite, le passage à l'acte. La narratrice met fin aux jours de son mari. Consciente de son répressible acte, elle le revendique et l'assume : «Je n'ai pas commis le meurtre du siècle, du moins je ne le crois pas. Quel poids peut bien avoir

²⁴ *Ibid.*, p.148

²⁵ Hacene Mazouz, «sans titre », [en ligne], consulté le 10/10/2020 ; url : <https://citations.ouest-france.fr>

²⁶ Maïssa Bey, *op cit.*, p.47

²⁷ Jean-Paul Sartre, «sans titre», [en ligne], consulté le 09/09/2020 ; url : <https://citation-celebre.leparisien.fr>

²⁸ Maïssa Bey, *op cit.*, p.47

²⁹ Mark Halter, «sans titre », [en ligne], consulté le 10/09/2020 ; .url : <https://citation-celebre.leparisien.fr>

³⁰ Maïssa Bey, *op cit.*, p.47

mon histoire face à l'histoire qui déroule indéfiniment ses tablettes pour fixer l'horreur chaque jour dépasse sous nos yeux effarés et fascinés»³¹. Elle dédramatise l'action commise, cela la plonge dans l'inconscience, c'est à dire absence de l'élément moral. Elle est inconsciente de la gravité du crime : *«L'auteur du meurtre doit avoir non seulement conscience de la violation de la loi pénale mais surtout être animé par la volonté de tuer, les violences perpétrées et le décès de la victime doit également être établi»*³².

Le crime de sang froid, l'indifférence alléguée du tueur à l'égard de sa victime témoignent de la spécificité du lien de haine qui doit nier jusqu'à l'existence de la victime et donc le plaisir que cette destruction peut lui causer. *«Oui c'est vrai que j'ai commis cet acte de sang-froid. En toute lucidité»*.³³ Nous comprenons donc que la criminelle a commis le meurtre sans planification. Elle admet qu'elle a fait en toute lucidité et de sang-froid. *«Je devais chercher les mots pour décrire l'horreur de l'acte que j'ai commis»*.³⁴ Pourtant, en lisant cet extrait, nous avons d'abord pensé que la criminelle a commis le crime en toute lucidité et qu'elle dramatisait l'action commise, mais l'emploi du mot «horreur» remet en cause notre première lecture. A bien lire cet énoncé, nous saisissons deux possibilités : la première postule que la criminelle ridiculise son crime ; la seconde voit le contraire, à savoir : la narratrice trouve que ce qu'elle a commis est vraiment horrible et n'arrive pas à le justifier. Cependant, cela l'a poussée à être libre, à briser cette chaîne qui entravait sa marche et ne la laissant pas avancer.

En effet, quelle que soit l'appréciation qu'elle se fait de son crime, cet acte lui a ouvert la porte de la liberté. C'est ce qu'elle a dit lorsqu'on l'a conduit en prison : *«Quand les portes de prison se sont renfermées sur moi, je me suis brusquement sentie ... comment dire... délivrée»*³⁵. La femme s'est sentie bizarrement libre lors de son enfermement, désormais elle ne devrait plus se soucier de cet homme qui représente le

³¹Maïssa Bey, *Op cit.*, p.30

³² [Crim.8janv.1991.n 90-80.075]. Droit pénal général, «Assassinat ou violences mortelles? Tout est dans l'intention», consulté le 11/09/2020 ; url : <https://www.boutique-dalloz.fr>

³³ Maïssa Bey, *Op. cit.*, p.30

³⁴ *Ibid.*, p.37

³⁵*Ibid.*, p.35

rôle du bourreau, elle était comme sortie de l'enfer. Cela nous rappelle la pièce de *Huis clos* de Sartre et la célèbre boutade : «*l'enfer, c'est l'autre* »³⁶. Pour la criminelle, l'enfer était désormais son époux.

«*Il était là cet "enfin libre" que je n'osais plus espérer*»³⁷. Elle n'imaginait pas qu'elle sera un jour libre, elle qui était enchaînée comme un animal, à servir son maître et s'oublier, pire encore, l'obliger à vivre avec un homme qu'elle détestait. La voilà enfin libre. Nous pouvons en ce sens rapprocher l'héroïne d'Héraclès, Psyché, Thésée, Orphée et encore Enée, des dieux grecques qui ont réussi à sortir de l'enfer et à revenir au monde des vivants. La dénommée était comme morte avec son mari. En osant violer la loi pénale, la criminelle sort de l'enfer et se libère.

Le mal n'était pas dans l'enfermement, il était ailleurs. Le mal finalement était le mâle : «*Ce n'est pas l'enfermement qui m'a privé de liberté*».³⁸ C'était son homme. En commettant le crime, elle se libère du trauma, de la dévalorisation et de l'autodépréciation. Elle est femme à nouveau, femme soulagée et «*Libérée de la peur. De la honte. Du dégoût de soi. De la haine. De la colère sourde tapie dans les entrailles*»³⁹.

A trop être impliquée dans notre recherche, nous nous sommes arrêtées sur un point important. Nous avons jugé nécessaire de faire une comparaison entre la dénommée et la femme de ménage de l'immeuble où elle habite pour comprendre la nécessité du crime, sachant que cette dernière a subi elle aussi une violence conjugale par son mari, sauf que celle-ci n'a pas commis un homicide. Elle a divorcé et elle travaille comme femme de ménage pour assurer sa vie et celle de ses enfants. Ce qui nous pousse à se demander pourquoi commettre un crime.

J'ai tué un homme
J'ai tué un homme qui

³⁶ Jean Paul Sartre, *Huit Clos*, Paris, Seuil, 1956, p.67

³⁷ Maïssa Bey, *op. cit.*, p.35

³⁸ *Idem.*

³⁹ *Ibid.*, p.85

Mais peu importe ce qu'il était. Ou ce qu'il fait. C'était un homme... je n'ai rien à dire de plus pour l'instant⁴⁰.

La haine de l'homme s'est clairement manifestée dans cet extrait. Nous pouvons donc comprendre qu'elle ne l'a pas tué seulement à cause de la violence subie malgré qu'elle soit abusive. Mais plutôt elle l'a tué parce que c'est un homme. C'est un fait qui suffisait largement pour lui donner trois coups de couteau. En effet, la liberté sentie en prison est le fait de vivre seule sans homme.

Cependant, nous avons dit précédemment que la vengeance pour autrui a pour but d'assurer sa juste place et tenir compte de son existence. Ainsi, la dénommée s'est vengée de son époux d'abord puisqu'elle a subi toute sorte de violence de sa part, mais aussi de sa mère qui l'a carrément effacée de son existence. Nous pouvons lire cet aspect dans cet extrait : *«Peut-être en tuant cet homme, je suis arrivée à ce que je souhaitais secrètement : obliger ma mère à tenir compte de mon existence»⁴¹*.

⁴⁰Maïssa Bey, *op cit.*, p 17

⁴¹ *Ibid.*, p.70

Conclusion

Ainsi, tout au long de ce travail, nous nous sommes fixées comme objectif à répondre à une série de questions en analysant le roman de Maïssa Bey intitulé *Nulle autre voix*. L'auteure invite, à travers ce livre, à la révolte, à la non soumission du sexe féminin, à la liberté. Ce travail retrace le cheminement des relations qu'entretiennent la narratrice avec les membres de sa famille dans une époque durant laquelle le statut des femmes et des hommes sont incomparables, tout en mettant l'accent sur un drame définissant la réalité algérienne et reflétant la période de la décennie noire.

Avant de livrer nos conclusions, il nous semble opportun de signaler que cette analyse a sciemment ignoré, dans une large mesure, les réalités sociales envers les femmes, ainsi que tout élément relatif à la vie de l'auteure, pour laisser place aux variétés des textes à venir et aux sens qu'ils véhiculent.

Après l'étude de notre corpus, nous pouvons affirmer que la majorité des membres de la famille étaient conscients du mal fait par la mère ainsi que l'époux, ou du bien venant du frère. En revanche, la violence endurée dès son enfance est la raison de son malheur et de ses comportements agressifs.

Nous avons constaté dans le premier chapitre que chaque femme est née avec un sens de maternité, la sœur remplace la mère dans son devoir d'offrir l'affection et la tendresse à ce frère apeuré et l'aide à traverser cette période dure de sa vie, celle du drame de la décennie noire. Le frère, à son tour, lui porte soutien après sa sortie de prison. C'est un enfant éduqué par amour de sa sœur. En effet, nous découvrons cet amour, dans les confessions de la narratrice à l'écrivaine,

dans un petit carnet plein de répétitions et des flash-back, mais c'est grâce à eux et à l'écrivaine qu'elle retrouve sa confiance et son plaisir.

Nous avons constaté dans le deuxième chapitre que la relation qu'entretient la criminelle avec sa mère est bel et bien une relation de désaccord. Cette mère était autoritaire, violente et narcissique. Nous parlons donc d'une mère inconsciente du degré du mal causé à sa fille. Cette fille est désormais la seule victime.

Nous avons constaté dans le troisième chapitre, que le crime était nécessaire pour cette femme battue. Ce crime était comme un acte libérateur, pour se libérer d'un bourreau mal faisant d'abord, et pour marquer sa présence dans une famille et une société qui l'avait supprimée. Finalement, nous pouvons dire que c'est la mère qui est la cause du crime car la violence mène à la violence.

En outre, nous avons perçu et confirmé l'impact de la maltraitance maternelle sur la vie de la criminelle. A la fin, celle-ci se démarque de sa mère, tout en refusant d'être cette femme enfermée et emprisonnée. Elle a voulu être une femme libre dans une société assoiffée de liberté.

En définitive, nous pouvons dire que cette étude est un autre regard sur cette œuvre de Maïssa Bey. Elle n'est qu'une lecture qui explore l'impact des relations familiales sur le devenir de la femme. Cependant elle reste perfectible ; d'autres recherches, qui feront appel à la sociocritique et à d'autres théories, sont nécessaires pour une meilleure compréhension de l'œuvre, telles que la sociocritique.

Bibliographie

1. Corpus d'étude

- Maïssa BEY, *Nulle Autre Voix*. édition Barzakh, 2018

2. Ouvrages théoriques

- Annie ERNAUX, ''une femme''. Paris, édition, 1988.
- Caroline Eliacheff, extrait du livre ''Mères-filles'', éditions Albin Michel.
URL : <https://santecool.net/comprendre-les-rapports-meresfilles>
- H. Bauchau, ''Antigone'', Paris, Actes Sud, 1997.
- Elisabeth COPET ROUGIER, ''alliance, filiations, germanite'', Societes Contemporaines, 2000, n 38.
- Jean-Paul Sartre, *Huit clos*, Paris, Seuil, 1947
- Marcel Rufo extrait du livre '' frères et sœurs, maladie d'amour''. URL : https://www.ifpvps.fr/IMG/pdf/FL-Freres_soeurs_maladie_amour.pdf
- Mohammed DIB, *La Grande Maison*, Paris, Seuil, 1952.
- Mouloud FERAOUN, *Le fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1952
- Sigmund FREUD, ''Introduction à la psychanalyse'', 1916. Traduit de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch, en 1921.

3. Articles

- André Maurois. URL : <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations>
- Anne Laure Buffet, URL : <https://www.doctissimo.fr/psychologie/bien-avec-les-autres/manipulation/meretoxique>
- Alexandra TSOUKATOU dans *Lien Fraternel ; de la psychanalyse aux mythes et aux systèmes*.
- CHURCHILL Jill [en ligne] ; url: https://dicocitations.lemonde.fr/auteur-references/1014/Jill_Churchill.php
- [Crim.8janv.1991.n 90-80.075]. Droit pénal général, ''Assassinat ou violences mortelles? Tout est dans l'intention'' url : <https://www.boutique-dalloz.fr>
- Daniel Welzer Lang, [en ligne] url : <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2004-2-page-103>
- Daniel Marcelli, ''revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale''-2004-1page35.
- **Eiguer**. ''revue-thérapie-familiale'' 2005-1..
- Françoise Peille, URL : <https://doc.rero.ch/record/6190/files/memoire.sindy.pdf>
- Grace KELLY [sans titre], [en ligne], url <http://www.atmosphere-citation.com>.

- Henri Wallon (1949) [en ligne] [sans titre], URL : <https://www.pedopsy.ma/wp-content/uploads/2018/09/La-Jalousie-dans-la-fratrie.pdf>
- Islamweb.net français. 10/01/2019 Fatwa NO 89747 [en ligne] url : <https://www.islamweb.net/fr>
- JACOB GRIMM [sans titre] [en ligne] consulté le 12/10/2020. url <https://citation-celebre.leparisien.fr>
- Jacques LECOMTE, ‘‘*La famille, une valeur sûre*’’ Propos recueillis par Jean-François MARMION, *Grands Dossiers N° 35 - Juin-juillet-août 2014*[en ligne] <https://www.scienceshumaines.com>
- Jean Jacques Rousseau. URL : <https://la-philosophie.com/homme-nait-bon-societe-corrrompt-rousseau>
- Jean Paul SARTRE [sans titre] [en ligne]. url : <https://citation-celebre.leparisien.fr>
- Karyl Mc Bride, <https://fr.chatelaine.com/sante/psychologie/mere-narcissique>
- Lyne MENARD, sans titre, [en ligne], url : <https://laclef.tv>
- Marcel Rufo. [en ligne] URL : <https://core.ac.uk/download/pdf/43672845.pdf>
-
- MARK HALTER [sans titre] [en ligne].url : <https://citation-celebre.leparisien.fr>
- Marie – France HIRIGOYEN, *Femmes sous emprise [2005]*, édition Oh, [en ligne], consulté le 02/10/2020 ; url <https://solidaritefemmes-la.fr/banierel>
- MAZOUZ HACENE [sans titre] [en ligne]. Consulté le 10/10/2020. url : <https://citations.ouest-france.fr>
- Michel DEBOUT. [sans titre]. Publication de l’UNAF Juin 2010. [en ligne]. url : <https://solidaritefemmes-la.fr/banierel>
- Mythologie norvégienne, ‘‘*la reine Frigg de Asgard*’’ [en ligne] consulté le 13-09-2020 url : <https://www.viking-legends.com>
- Paul-Laurent Assoun, ‘‘*leçons psychanalytiques sur frères et sœurs*’’, TOMES 1 ET 2. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/spirale/2002-n186-spirale1057689/18014ac.pdf>
- PRIEUR Nicole, « sans titre », [en ligne] ; url : <https://www.anjpv.org>
- RUFO Marcel ; url : https://www.ifpvps.fr/IMG/pdf/FL-Freres_soeurs_maladie_amour.pdf

- STEINER Georges, "Les Antigones". Paris, Gallimard, collection « Folio essais », 1986. P. 19.
- Sylvie Verdier, «*Au fait, c'est quoi vraiment une famille?*», [en ligne], consulté le 12 / 09 / 2020 ; url: [http:// www.sylvie-verdier.fr](http://www.sylvie-verdier.fr)

4. Dictionnaire

- Dictionnaire LAROUSSE